

Festival du film juif de Montréal Histoires croisées

Jean-Philippe Gravel

Volume 22, numéro 3, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J.-P. (2004). Festival du film juif de Montréal : histoires croisées. *Ciné-Bulles*, 22(3), 46–49.

Histoires croisées

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

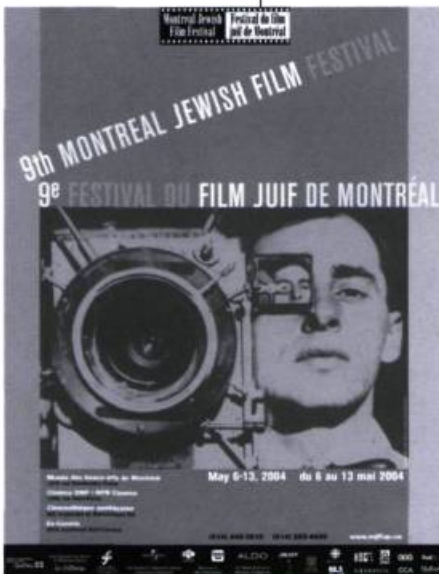
Je n'aurais pas entrepris d'écrire ce texte sans le concours du hasard. Hasard qui a pris la forme d'un individu qui, un jour où j'avais justement oublié d'emporter quelque lecture, distribuait gratuitement des exemplaires du **Nouveau Testament** à l'entrée de stations de métro. Je mentionne d'emblée, peut-être au grand regret de mon anonyme donateur, que ce qui s'ensuivit est d'abord affaire de lecture, et non de conversion. Du **Nouveau Testament**, je transitai vers l'**Ancien**, et ce fût la (re)découverte d'un ouvrage à l'importance incontestable, source d'un énorme pan de la culture occidentale et ce faisant, une lecture indispensable à la connaissance de son « inconscient ».

Bref ce livre, « le » livre, que l'un des réfugiés du film catastrophe **The Day After Tomorrow** s'empresse de nous rappeler qu'il fût le premier à paraître en forme imprimée, ne me semble encore céder son importance à aucun autre. Sa lecture demeure apte à susciter, hors de tout esprit religieux, une révélation qui m'apparaît bien plus importante dans ce qu'elle témoigne de la conscience torturée de l'homme que de la nature du divin. Foi d'athée.

Voilà du moins un bien singulier, quoique bien évident, éclairage sous lequel regarder, comme je l'ai fait, une douzaine de films proposés par le Festival du film juif de Montréal (FFJM) en mai dernier, moins en quête d'une illustration des principes de la Bible que dans la volonté d'interroger le miroir que ce peuple me tendait de lui-même dans les incarnations actuelles et multifformes que m'en donnait son cinéma. Ces films donnaient le reflet d'une conscience où l'individuel rejoint le collectif, vivant souvent au sein de la cellule familiale les dilemmes d'un peuple marqué d'emblée par la migration, par la question difficile de la cohabitation avec l'autre et par la sauvegarde d'un patrimoine forcément infléchi par les accents de ses terres d'adoption. Conséquemment, regarder les films que ce festival regroupe sous l'égide élargie de sa thématique « juive », c'est aussi, en contrecoup, se regarder soi-même, interroger les porosités de son propre sentiment d'appartenance, voire même risquer de se livrer à l'exercice de la comparaison.

En effet, si les thèmes de la migration (et ses corrélats, que sont l'exil, la dispute d'une terre promise et les formes perverses de la discrimination), de l'« élection » d'un peuple, le sentiment de la destinée et la confrontation avec l'autre demeurent communs à toutes les cultures, rarement m'a-t-il semblé voir ces thèmes s'exprimer avec autant de vigueur que dans ces films-là, qui y trouvent l'aliment expliquant leur identification, assez conjoncturelle, au « cinéma juif ». Thèmes qui prennent l'ampleur de véritables passions, fondatrices d'un imaginaire et de conduites déchirantes et contradictoires; le « cinéma juif » témoigne d'une conscience qui ne cesse d'osciller entre l'injonction d'une tradition à respecter, d'une mémoire à conserver (avec les traumatismes et l'aveuglement qu'ils provoquent parfois), et les séductions du présent, les adaptations qu'il demande. Autant dire qu'il s'agit aussi du rôle de l'individu dans sa propre histoire comme dans la grande; conscience aiguë, que l'on jugerait même anachronique dans nos hémisphères où ces questions se posent avec une intensité moindre, lorsque leurs enjeux ne se fondent pas dans l'indifférence.

Aussi pourrait-on poser une question-piège, à savoir lequel serait le plus « juif », de fond comme de forme, des documentaires québécois récents que nous connaissons? Probablement les **Trois Princesses pour Roland**, d'André-Line Beuparant, tant dans l'enracinement autobiographique de sa démarche (l'auteure avoue d'emblée y parler de sa propre famille), que dans le « complexe de fond » qu'elle cherche à exhumer. Complexe de fond passablement différent de ceux que l'on retrouve dans le cinéma juif! En fait, ici, c'est la forme du documentaire familial qui nous retient,



non ses conclusions. Car il serait facile de supposer qu'au prorata, le peuple juif doit compter le nombre le plus élevé de documentaristes et autres historiens familiaux à faire de quelques faits divers juteux — le scandale causé par l'homosexualité d'un membre de la communauté, la destinée en forme de comète d'un autre, les disparitions et les retrouvailles, les glissements progressifs de l'assimilation et de l'orthodoxie, etc. — la cause de quelque véritable enquête filmique documentaire qui rend un lustre particulier au genre domestique du film de famille.

Capturing the Friedmans se trouverait dans le lot qu'il n'y aurait rien à redire : non seulement l'histoire, terrible, de la famille d'un pédophile devenue victime d'une véritable hystérie de masse américaine aux airs de chasse aux sorcières est une bien cruelle « histoire juive », et la compulsion de filmer des Friedmans que l'on y découvre apporte une telle quantité de documents d'archives de première main que l'on ne s'étonnerait pas de les voir obtenir le crédit de coauteurs de ce film. On retient d'abord dans ce cas extrême une leçon fructifiante : quand on se met à braquer une caméra sur son petit milieu, des événements ne tardent pas à se produire.



My Architect : A Son's Journey de Nathaniel Kahn
(Photo : Harriet Pattison)

De fait, l'effort en vaut souvent la chandelle : nommé aux Oscars, **My Architect : A Son's Journey** de Nathaniel Kahn demeure le témoignage poignant d'un fils illégitime devant un père qui a autant brillé par son absence dans sa famille qu'il brille encore — puisqu'il s'agit de l'architecte Louis L. Kahn — par la présence magistrale des monuments qu'il a conçus. Ce faisant, le point de départ que trouvent ces cinéastes au sein de leur histoire familiale s'ouvre souvent sur l'évocation de la grande histoire. Semblable à **My Architect** en cela qu'il s'agit de la démarche d'un fils en quête de l'histoire d'un père qui fût une personnalité publique importante avant d'être assassiné par le régime communiste hongrois en 1959, le **Mutter** de Miklos Gimes tient autant du portrait indirect (celui du père, militant communiste puis converti aux valeurs libérales), que direct (par ce que révèlent d'eux-mêmes les témoins, à commencer par la mère du réalisateur, par leurs témoignages), pour peindre finalement le tableau d'une époque sombre de l'histoire hongroise, qui s'étend de l'occupation nazie à la chute du bloc soviétique, en passant par la relation d'amour-haine de ce pays avec le régime communiste.

Un cinéaste se souvient des accointances de son père, à l'époque où, Juif irakien, il militait dans le Parti communiste, et entreprend de les retrouver en Israël, sachant qu'elles ont fait partie du mouvement d'émigration massive en Israël après la proclamation de l'indépendance en 1948. Pour le Prix du jury du Festival de Locarno, **Forget Baghdad**, signé par un certain Samir, la notion autobiographique n'est qu'un point de départ pour l'examen assez critique du rapport conflictuel entre la population juive sépharade (de langue arabe) et la population ashkénaze occidentalisée qui s'est installée en Israël après la Seconde Guerre. De quoi révéler les inégalités, et l'imaginaire qu'elle génère, au sein d'une communauté qui est aussi déchirée de l'intérieur, les juifs sépharades immigrés n'ayant pas oublié le statut de citoyens de seconde zone que leur attribua la société israélienne à leur arrivée, où elle les entassait dans des camps. On comprend que, même maintenant, cette communauté juive sépharade juge durement le sort que réserve Israël aux Palestiniens, clamant elle aussi être passée par là. Et ce sort des Palestiniens, c'est dans **Behind Enemy Lines** de Dov Gil-Har qu'on le découvre. La prémisse est simple : durant trois jours, un policier des forces israéliennes et un journaliste d'origine palestinienne se font mutuellement visiter des



Behind Enemy Lines de Dov Gil-Har



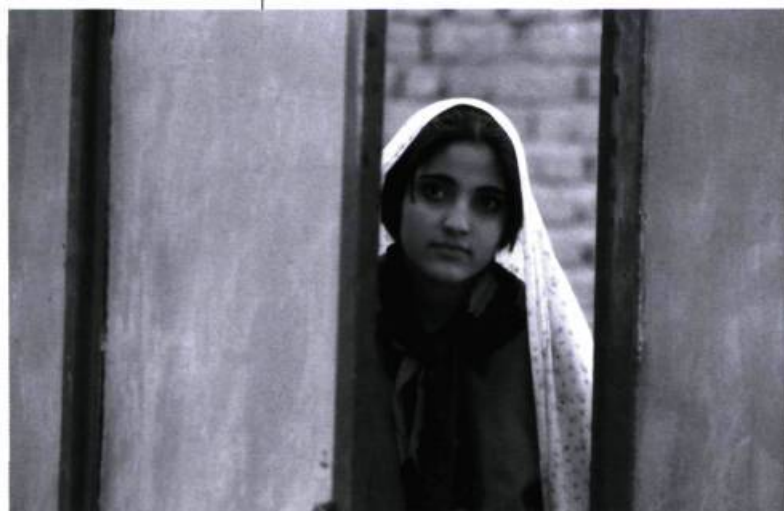
Un monde presque paisible
de Michel Deville

Michel Deville assez aimable qui entreprend de rendre hommage à la résilience des Juifs de l'immédiat après-guerre. Le film se situe presque entièrement dans une boutique de tailleurs qui, bien que très fragilisés par le souvenir récent de la guerre, reconquièrent tranquillement leur dignité et leur légitimité dans un paysage parisien où les anciens collabos et autres fonctionnaires de Vichy n'ont pas cédé leur place. « Presque paisible », ce monde l'est d'abord dans le goût retrouvé des choses, tant des belles étoffes, des séjours ensoleillés, que dans de légers et pudiques libertinages qui indiquent que, au lendemain des tragédies, ces personnages blessés n'ont pas encore renoncé à l'amour et au désir.

Même chose, et ton semblable, mais contemporain cette fois, **Le Tango des Rachevski**, habile comédie de Sam Garbarski, est une histoire à la fois intimiste et chorale : celle d'une autre famille juive parisienne dont les membres, à l'occasion de la mort de leur matriarche, remettent diversement en question leur rapport aux racines, et l'intégration d'éléments « étrangers » au sein de leur clan. La chronique est nuancée et ne manque pas d'humour, à commencer par l'air de Wagner que joue le téléphone cellulaire du grand-père laissé veuf; centré par ailleurs autour des efforts d'un « gentil » (Hippolyte Girardot) à se convertir au judaïsme qui, pour épouser une jeune fille en voie d'effectuer un retour à ses repères traditionnels, apprend le yiddish, se fait circoncire et, aussi, apprend le tango. Affaire d'observer que les choses ont tout de même changé en ce qui concerne la mixité des peuples... Car dans la **Genèse**, chapitre 34, on nous montrait bien ce qui pouvait advenir des « étrangers » tentant de s'intégrer au clan. L'histoire va à peu près comme suit : Dina, fille de Jacob, était tombée dans l'œil du chef du pays, Sichem, qui, bien qu'il l'ait prise par la force, n'était pas moins tant épris d'elle qu'il alla proposer, avec son père, à Jacob d'unir leurs deux peuples. Les fils de Jacob enjoignirent donc, usant de subterfuge, le clan de Hamor, père de Sichem, de circoncire tous ses mâles afin de les rendre semblables à eux, mais une fois la chose faite, « alors que les hommes étaient souffrants, les deux fils de Jacob, Siméon et Lévi (...) entrèrent l'épée à la main dans la ville à coup sûr et tuèrent tous les mâles ». (GEN., 34. 25-26) Voilà

exactement le genre de fable qui, pour questionner l'aveuglement de l'esprit de vengeance, aura sans doute inspiré à Ingmar Bergman le récit de **La Source**, et confirme l'incroyable pouvoir de fascination que peuvent susciter les récits bibliques.

De fait, il aurait pu paraître étrange qu'un film comme **Abjad**, aussi remarquable soit-il, se trouve dans la programmation d'un festival de cinéma juif; cela prouve bien (comme d'autres films) que la famille du FFJM est elle aussi inclusive. Sorte de carnet d'impressions issu des mémoires d'adolescence de son réalisateur, Abolfazl Jalili, ce film iranien nous parle en premier lieu de l'éducation de son jeune sujet, épris d'art, de poésie et de peinture, alors qu'on tente de l'élever selon les préceptes de l'Islam orthodoxe. Religion qui apparaît ici, dans le discours de ses maîtres, comme contemplatrice de tous les plaisirs et de toutes les expressions



Abjad d'Abolfazl Jalili

artistiques. De fait, l'intérêt amoureux qu'il nourrit envers la jeune fille d'un propriétaire de cinéma s'avère aussi bien un passeport de plus pour l'enfer et la répudiation. Mais, comme disait l'autre, si l'important, dans les familles, consiste à savoir les quitter, le jeune héros du film, Emkan, a intuitivement compris la leçon, quittant par le même fait un pays qui, ayant fraîchement déclaré son indépendance, chasse les Juifs de son territoire.

Quelques remarques encore. **Broken Wings** de Nir Bergman, chronique de l'éclatement d'une famille en dérive depuis la mort du père, se sera attiré quelques accolades pour la justesse de son interprétation et sa finesse psychologique. Ce faisant, on aura oublié de remarquer l'occultation, dans le film, de toute dimension politique au profit du « social » qu'incarne cette famille dont les préoccupations, dans sa déroute, restent limitées à la sphère de l'accomplissement personnel. Reflet, peut-être, de l'Israël « trop » occidentalisé que les Juifs sépharades dénoncent dans **Forget Baghdad** : **Broken Wings** se replie dans une sphère domestique à faible appartenance géographique. Le film pourrait se dérouler sans modification dans une grande ville d'Europe. De même que dans **Jame's Journey to Jerusalem** de Ra'anán Alexandrowicz, conte moral et satyrique sur le pèlerinage d'un Sud-Africain idéaliste qui, sitôt arrivé à Tel-Aviv, doit s'adapter aux réalités économiques d'un Israël converti aux valeurs capitalistes, l'idée anachronique de « terre promise » ou de « terre sainte » que poursuit son héros devient en quelque sorte un *running gag*.

Ce sont là exceptions à une règle qui privilégie encore le rapport du présent à l'histoire, tant individuelle que collective. On ne se raconte pas dans **Broken Wings**, ou dans **Jame's Journey to Jerusalem**, on tente de composer avec le présent, parfois même au prix de la dilapidation du passé, comme le rappelle une intrigue secondaire de ce dernier film concernant les pressions exercées sur un vieil homme pour qu'il vende sa maison et sa terre familiale à un trust immobilier, qui veut y construire une tour à logements! Étrange, d'ailleurs, que ce mouvement d'oubli s'amorce à même la terre concédée au peuple juif, comme si, hors de l'exil, le lien avec le passé et le respect des ancêtres n'avait plus autant raison d'être. Il n'en reste pas moins que, dans l'ensemble des films, la transmission filiale des récits reste forte. Et il fallait sans doute une Margarethe Von Trotta avec **Rosenstrasse** pour détourner quelque peu les codes de cette transmission. En effet, c'est de la bouche d'une Allemande que l'héroïne juive du film obtiendra le récit des origines de sa mère, en lieu et place de celle-ci, rendue presque muette par un deuil. Et du coup, le récit se déplace vers l'histoire de cette femme qui, mariée à un Juif, devra renoncer à ses prérogatives aristocratiques durant la guerre et tenter de sauver son époux, menacé de déportation : processus au cours duquel elle fait la rencontre d'une enfant juive abandonnée (la mère de l'héroïne), qu'elle adoptera. Fait intéressant, cette dramatisation de l'unique manifestation allemande contre la déportation des Juifs présente cette enfant comme relativement inconsciente des enjeux qui se trament devant elle.

Ce faisant, force m'est d'avouer que cet ensemble de films porte l'énorme mérite de rappeler à chacun l'importance de l'histoire, hautement mise en valeur, et sujet méritant enquête et effort, dans ce « cinéma juif » qui demeure frappant par cette volonté d'entretenir un dialogue entre passé et présent. En mémoire d'un ancien collègue critique qui déplorait que le cinéma québécois, avec **15 février 1839**, s'intéresse à de « vieilles querelles historiques inutiles », j'aurais plutôt tendance à répondre que le cinéma québécois, justement, ne le fait pas assez. Les téléséries ne sont pas de l'histoire. **Séraphin** ou **Monica la Mitraille** sont moins fidèles à un esprit historique qu'à une folklorisation du passé. Or, qu'attend-on, au juste, pour aborder sérieusement les lumières que notre passé pourrait encore jeter sur notre obscur présent? Un exode? ■



Broken Wings
de Nir Bergman



Rosenstrasse de Margarethe Von Trotta